

## **1. Platon**

### **1.1. Préambule**

#### *1.1.1. Quand Freud cite Platon*

« Mais en ce qui concerne l’“extension” du concept de sexualité, que l’analyse des enfants et de soi-disant pervers rend nécessaire, on se permettra de rappeler à tous ceux qui regardent de haut la psychanalyse avec mépris, combien la sexualité élargie de la psychanalyse coïncide avec l’*Eros* du divin Platon. (Cf. Nachmansohn, 1915.) »

S. Freud, *Trois Essais sur la théorie de la sexualité*, trad. M. Géraud, Paris, Points, 2012, p. 51.

#### *1.1.2. Problèmes de traduction*

« Le mot français “amour” est, comme le mot grec “*philia*”, polyphonique. “Amour” oscille entre le désir et le *care*, voire la générosité caritative, la charité ; de son côté *Philia* semble exprimer une réciprocité dans la solidarité qui s’inscrit dans la durée, quel que soit le type de lien considéré (amical, parental, filial, aphrodisiaque, ou même la solidarité fraternelle dans le crime), dans une extension plus large que l’affection, comme le croient Claude Calame, Émile Benvéniste et dans une certaine mesure Michel Foucault. Le relation d’*eros* avec *philia* est en revanche problématique et l’opposition sur ce point entre Homère et Platon est essentielle à comprendre. Contrairement à Platon, Homère n’identifie pas *philia* et *eros*. Par exemple la *philotès*, mot de même racine que *philia* et *pistis* (confiance), peut désigner la relation aphrodisiaque de confiance réciproque alors qu’*eros* désigne souvent un désir prédateur dont une composante est le mépris pour ce qu’il convoite. »

A.-G. Wersinger, *L’Empire du désir. Entre confiance et emprise : Éros et le tournant platonicien*, Grenoble, Jérôme Million, 2025, p. 18.

« Sans frère, sans loi, sans cœur celui qui désire la guerre (*polemou eratai*) »

Homère, *Iliade*, 9, 63-64.

« Dans le *Banquet*, Diotime nomme *eros* toutes les sortes de désirs (205d1-8), reprochant en fait à l’usage linguistique d’avoir restreint le mot *eros* aux pratiques des érastés (205d6-8), à l’exemple de Sappho (F16 LP) qui affirme dans une priamel que pour certains la chose la plus belle c’est une armée, une cavalerie, ou un navire (etc.) mais que “pour [elle] le plus beau c’est tout ce qu’on désire (*eratai*)”. Malgré le nombre potentiellement infini des objets de désir qui

pourraient s'accomoder du sens polyvalent du verbe *eratai*, le contexte amoureux de la poésie de Sappho en indique vraisemblablement le sens spécifique.

Or, l'intention de Diotime lorsqu'elle incrimine l'usage spécifique d'*eros* n'est évidemment pas de revenir au sens homérique, polyvalent d'*eros*. Son but, au contraire, est de généraliser un sens spécifique "sexuel" d'*eros* à l'ensemble des désirs humains [...]. »

A.-G. Wersinger, *L'Empire du désir*, op. cit., p. 69.

« Mais quand les désirs (*ai epithumiai*) se portent naturellement vers un seul objet, nous savons, n'est-ce pas ? qu'ils ont moins de force pour tout le reste, le torrent se trouvant détourné vers cette seule direction. »

Platon, *République*, VI, 485d6-8.

## **1.2. Le Banquet**

### *1.2.1. Premiers discours : les éloges du Dieu*

« Dès lors Socrate prit place sur le lit, et quand lui et les autres convives eurent achevé de dîner, on fit des libations, on célébra le dieu, enfin, après toutes les autres cérémonies habituelles, on se mit en devoir de boire. Alors Pausanias prit la parole en ces termes : "Allons, amis, voyons comment nous régler pour boire sans nous incommoder ? Pour moi, je vous déclare que je suis réellement fatigué de la débauche d'hier et que j'ai besoin de respirer, comme aussi, je pense, la plupart d'entre vous ; car vous étiez de la fête d'hier. Avisez donc à boire de façon à nous ménager". Aristophane répondit : "C'est bien dit, Pausanias, il faut absolument nous donner du relâche ; car moi aussi je suis de ceux qui se sont largement arrosés hier".

À ces mots Eryximaque, fils d'Acoumène, prit la parole : "Vous parlez d'or ; mais je veux demander encore à l'un de vous s'il est dispos pour boire : c'est Agathon.

– Moi non plus, répondit Agathon, je ne suis pas bien en train.

– C'est bien heureux, reprit Eryximaque, pour moi, pour Aristodème, Phèdre et les autres convives, que vous, les grands buveurs, soyez rendus, car nous autres, nous n'avons jamais su boire. Je fais exception pour Socrate, qui est également capable de boire et de rester sobre, en sorte que, quel que soit le parti que nous prendrons, il y trouvera son compte. Puisque donc aucun de ceux qui sont ici ne semble être en humeur d'abuser du vin, peut-être vous ennuierais-je moins en vous disant ce que je pense de l'ivresse. Mon expérience de médecin m'a fait voir que l'ivresse est une chose fâcheuse pour l'homme, et je ne voudrais pas pour mon compte recommencer à boire, ni le conseiller à d'autres, surtout s'ils sont encore alourdis par la débauche de la veille.

– Pour moi, dit alors Phèdre de Myrrhinunte, je t’en crois toujours, surtout quand tu parles médecine, mais les autres t’en croiront aussi aujourd’hui, s’ils sont sages.”

Après avoir entendu ces paroles, tout le monde fut d’accord de ne point passer la présente réunion à s’enivrer et de ne boire qu’à son plaisir. »

Platon, *Banquet*, 176a1-e3

« La nature humaine était primitivement bien différente de ce qu’elle est aujourd’hui. D’abord, il y avait trois sortes d’hommes, les deux sexes qui subsistent encore, [189e] et un troisième composé des deux premiers et qui les renfermait tous deux : il s’appelait androgyne ; il a été détruit, et la seule chose qui en reste, est son nom. Puis tous les hommes généralement étaient d’une figure ronde, avaient des épaules et des côtes attachées ensemble, quatre bras, quatre jambes, deux visages opposés l’un à l’autre et parfaitement semblables, [190a] sortant d’un seul cou et tenant à une seule tête, quatre oreilles, un double appareil des organes de la génération, et tout le reste dans la même proportion. Leur démarche était droite comme la nôtre, et ils n’avaient pas besoin de se tourner pour suivre tous les chemins qu’ils voulaient prendre ; quand ils voulaient aller plus vite, ils s’appuyaient de leurs huit membres, par un mouvement circulaire, comme ceux qui les pieds en l’air imitent la roue. [...] Leurs corps étaient robustes et leurs courages élevés, ce qui leur inspira l’audace de monter jusqu’au ciel et de combattre contre les dieux. [190c] Zeus examina avec les dieux ce qu’il y avait à faire dans cette circonstance. La chose n’était pas sans difficulté : les dieux ne voulaient pas les détruire comme ils avaient fait des géants en les foudroyant, car alors le culte que les hommes leur rendaient et les temples qu’ils leur élevaient, auraient aussi disparu ; et, d’un autre côté, une telle insolence ne pouvait être supportée. Enfin, après bien des embarras, il vint une idée à Zeus : “Je crois avoir trouvé, dit-il, un moyen de conserver les hommes et de les rendre plus retenus, [190d] c’est de diminuer leurs forces : je les séparerai en deux ; par là ils deviendront faibles ; et nous aurons encore un autre avantage, qui sera d’augmenter le nombre de ceux qui nous servent : ils marcheront droits, soutenus de deux jambes seulement ; et, si après cette punition leur audace subsiste, je les séparerai de nouveau, et ils seront réduits à marcher sur un seul pied, comme ceux qui dansent sur les outres à la fête de Dionysos.” Après cette déclaration le dieu fit la séparation qu’il venait de résoudre, et il la fit de la manière [190e] que l’on coupe les œufs lorsqu’on veut les saler, ou qu’avec un cheveu on les divise en deux parties égales. Il commanda ensuite à Apollon de guérir les plaies, et de placer le visage des hommes du côté que la séparation avait été faite, afin que la vue de ce châtement les rendît plus modestes. Apollon obéit, mit le visage du côté indiqué, et, ramassant les peaux coupées sur ce qu’on appelle

aujourd'hui le ventre, il les réunit toutes à la manière d'une bourse que l'on ferme, n'y laissant qu'une ouverture qu'on appelle le nombril. Quant aux autres plis [191a] en très grand nombre, il les polit et façonna la poitrine avec un instrument semblable à celui dont se servent les cordonniers pour polir les souliers sur la forme, et laissa seulement quelques plis sur le ventre et le nombril, comme des souvenirs de l'ancien état. Cette division étant faite, chaque moitié cherchait à rencontrer celle qui lui appartenait ; et s'étant trouvées toutes les deux, elles se joignaient avec une telle ardeur dans le désir de rentrer dans leur ancienne unité [...].

Voilà comment l'amour [191d] est si naturel à l'homme ; l'amour nous ramène à notre nature primitive et, de deux êtres n'en faisant qu'un, rétablit en quelque sorte la nature humaine dans son ancienne perfection. Chacun de nous n'est donc qu'une moitié d'homme, moitié qui a été séparée de son tout, de la même manière que l'on sépare une sole. Ces moitiés cherchent toujours leurs moitiés. »

*Banquet*, 189d6-191d7

« Il me semble que ceux qui ont parlé jusqu'ici ont moins loué l'Amour que félicité les hommes du bonheur qu'il leur donne ; mais le dieu même [195a] à qui on doit ce bonheur, nul ne l'a fait connaître. Et cependant la seule bonne manière de louer est d'expliquer quelle est la chose en question et quels effets elle produit. Ainsi dans cet éloge de l'Amour nous devons dire premièrement quel il est, et parler après de ses bienfaits. Or, j'ose affirmer que de tous les dieux qui jouissent du suprême bonheur, l'Amour, s'il est permis de le dire sans crime, est le plus heureux, comme étant le plus beau et le meilleur. Je dis le plus beau, et voici [195b] pourquoi : d'abord, ô Phèdre, c'est qu'il est le plus jeune, et lui-même le prouve bien, puisque dans sa course il échappe à la vieillesse, qui pourtant, on le voit, court assez vite, plus vite au moins qu'il ne faudrait. L'Amour la déteste et se garde bien d'en approcher, même de loin ; mais il accompagne la jeunesse, il se plaît avec elle : car, suivant l'ancien proverbe, chacun s'attache à son semblable. [...]

Il ne marche ni sur la terre ni sur des têtes qui déjà ne sont pas un point d'appui fort doux, mais il plane et se repose sur tout ce qu'il y a de plus tendre : car c'est dans les âmes des dieux et des hommes qu'il fait sa demeure. Et encore n'est-ce pas dans toutes les âmes indistinctement ; rencontre-t-il un cœur dur, il passe et ne s'arrête que dans un cœur tendre. Or, s'il ne touche jamais de son pied ou du reste de son corps que la partie la plus délicate des êtres les plus délicats, ne faut-il pas qu'il soit doué lui-même de la délicatesse la plus exquise ? [...]

Il enseigne la douceur, bannit la rudesse, excite la bienveillance, arrête la haine. Favorable aux bons, admiré des sages, agréable aux dieux, objet des désirs de ceux qui ne le possèdent pas

encore, trésor précieux de ceux qui le possèdent, père du bien-être, de la volupté, des délices, des agréments, des doux charmes, des tendres désirs, il veille sur les bons et néglige les méchants ; dans la peine, dans la crainte, dans le désir, et quand il s'agit [197e] de parler, c'est un conseiller, un guide, un sauveur. Enfin il est la gloire des dieux et des hommes, le maître le plus beau et le meilleur ; tout mortel doit le suivre, le célébrer, et répéter en son honneur les hymnes divins dont il se sert lui-même pour répandre la douceur dans les cieux et sur la terre. »  
*Banquet*, 194e6-197e5

### *1.2.2. Discours de Socrate : le dialogue contre l'éloge*

« Qui, reprit Socrate, ne serait embarrassé aussi bien que moi, ayant à parler après un discours si beau, si varié, admirable en toutes ses parties, mais principalement sur la fin, où il y a une élégance et une beauté de diction en vérité surprenante ? Je me trouve si éloigné de pouvoir rien dire d'aussi beau, que me sentant saisi de honte [198c] j'aurais quitté la place, si je l'avais pu [...]

J'ai reconnu en même temps combien j'étais ridicule, lorsque je me suis engagé avec vous [198d] à rapporter en mon rang les louanges de l'Amour, et que je me suis vanté d'être savant en amour, moi qui ne sais pas même comment il faut louer quoi que ce soit. En effet, jusqu'ici j'avais eu la folie de croire qu'on ne peut faire entrer dans l'éloge que des choses vraies, que c'était là le fond, et qu'il ne s'agissait plus que de choisir entre toutes ces choses les plus belles, et de les placer le plus convenablement. Je me croyais donc assuré de bien parler, puisque je savais la vraie manière de louer. Mais il paraît que cette méthode n'est pas la bonne, et qu'il faut attribuer [198e] les plus grandes perfections à l'objet qu'on a entrepris de louer, soit qu'elles lui appartiennent, soit qu'elles ne lui appartiennent pas, la vérité ou la fausseté n'étant en cela de nulle importance. [...]

Ainsi vois, Phèdre, si tu veux te contenter d'un éloge qui ne passera pas les bornes de la vérité, et dont le style sera tout simple.

— Phèdre et l'assemblée répondirent qu'ils approuvaient fort qu'il parlât comme il lui plairait. [...]

Je trouve, mon cher Agathon, que tu débutes fort bien en disant qu'il faut montrer d'abord quelle est la nature de l'amour, et ensuite quels sont ses effets. J'aime tout-à-fait ce début. Voyons, après tout ce que tu as dit de beau et de magnifique sur la nature de l'amour, dis-moi aussi, [199d] je te prie, s'il est l'amour de quelque chose ou de rien.

— De quelque chose certainement.

— Dis-moi si l'Amour désire la chose dont il est amour.

— Il la désire.

— Mais reprit Socrate, est-il possesseur de la chose qu'il désire et qu'il aime ; ou bien ne la possède-t-il pas ?

— Vraisemblablement, reprit Agathon, il ne la possède pas.

— Vraisemblablement ! Vois plutôt s'il ne faut pas nécessairement que celui qui désire une chose, manque de la chose qu'il désire, [200b] ou bien qu'il ne le désire pas, s'il n'en manque pas. Pour moi, je trouve cela tout-à-fait nécessaire. Et toi que t'en semble ?

— Je suis de ton avis. [...]

— Repassons, ajouta Socrate, tout ce que nous venons de dire. Premièrement l'Amour est amour de quelque chose, en second lieu, d'une chose qui lui manque. [201a]

— J'en conviens, dit Agathon.

— Souviens-toi maintenant, reprit Socrate, de quoi tu as dit que l'Amour est amour. Si tu veux, je t'en ferai souvenir. Tu as dit, ce me semble, que les différends des dieux ont été arrangés par l'amour de la beauté, car il n'y a pas d'amour de la laideur. N'est-ce pas ce que tu disais ?

— Oui.

— Et avec raison. Selon tes propres paroles l'amour est l'amour de la beauté ?

— Sans doute. [201b]

— Or, ne sommes-nous pas convenus que l'Amour désire les choses qu'il n'a pas ?

— Nous en sommes convenus.

— Donc l'Amour manque de beauté.

— Il le faut conclure. [...]

— Mais je quitte Agathon, et je vais vous rapporter le discours que j'ai entendu tenir à une femme de Mantinée, à Diotime. Elle était savante en amour et sur beaucoup d'autres choses. Ce fut elle qui prescrivit aux Athéniens les sacrifices qui suspendirent dix ans une peste dont ils étaient menacés. Je tiens d'elle tout ce que je sais sur l'amour. »

*Banquet*, 198b1-203a9

« Toute aspiration en général vers les bonnes choses et vers le bonheur, voilà le désir (*eros*) très puissant et rusé. Des uns cependant, qui de cent façons diverses sont tout occupés de lui, soit dans la pratique des affaires, soit dans leur passion pour la gymnastique (*philogumnastian*) ou la connaissance (*philosophian*), on ne dit pas qu'ils désirent (*erastai*) ; alors que les autres, qui suivent la voie d'une forme particulière d'amour et qui s'y appliquent, ce sont ceux-là qui accaparent l'ensemble du mot : désir (*erôta*) de ceux qui désirent (*erastan*) et qui sont désirants/amoureux/érastes (*erastai*). »

« L'âme de chaque individu est divisée en trois parties [...] Puisqu'il y a trois parties, il me paraît qu'il y a aussi trois sortes de plaisirs (*hèdonai*) propres à chacune d'elles, et aussi trois ordres de désirs (*épithumiai*) et de commandements/principes (*archai*). [...]

Nous avons reconnu une partie par laquelle l'homme connaît, et une par laquelle il s'irrite ; quant à la troisième, elle a tant de formes différentes que nous n'avons pu lui trouver un nom unique et approprié. Mais nous l'avons désignée par ce qu'il y a de plus important et prédominant en elle : nous l'avons appelée appétitive (*épithumètikon*), à cause de la violence des désirs (*épithumiôn*) relatifs au manger, au boire, à l'amour et aux autres appétits (*épithumias*, sous entendu) du même genre. Nous l'avons aussi appelée amie de l'argent (*philokrèmaton*) parce que c'est principalement à l'aide de l'argent qu'on satisfait cette sorte de désirs (*épithumiai*). »

*République*, 580d4-581a2, trad. É. Chambry

« un désir (*erôta*) qui prend la tête des appétits (*épithumiôn*) »

*République*, 572e6-573a1 ;

« — De quels parents tire-t-il sa naissance ? dis-je à Diotime.

— Le récit en est un peu long, reprit-elle, mais je vais toujours te le faire.

À la naissance de Vénus, il y eut chez les dieux un festin où se trouvait, entre autres, Poros, fils de Métis. Après le repas, comme il y avait eu grande chère, Penia s'en vint demander quelque chose, et se tint auprès de la porte. En ce moment, Poros, enivré de nectar (car il n'y avait pas encore de vin), se retira dans le jardin de Jupiter, et là, ayant la tête pesante, il s'endormit. Alors Penia, s'avisant qu'elle ferait bien dans sa détresse d'avoir un enfant de Poros, [203c] s'alla coucher auprès de lui, et devint mère de l'Amour. Voilà d'abord comment, ayant été conçu le jour même de la naissance de Vénus, l'Amour devint son compagnon et son serviteur, outre que de sa nature il aime la beauté, et que Vénus est belle. Maintenant, comme fils de Poros et de Penia, voici quel fut son partage. D'un côté, il est toujours pauvre, et non pas délicat et beau comme la plupart des gens se l'imaginent, mais maigre, [203d] défait, sans chaussure, sans domicile, point d'autre lit que la terre, point de couverture, couchant à la belle étoile auprès des portes et dans les rues, enfin, en digne fils de sa mère, toujours misérable. D'un autre côté, suivant le naturel de son père, il est toujours à la piste de ce qui est beau et bon ; il est mâle, entreprenant, robuste, chasseur habile, sans cesse combinant quelque artifice, avide de savoir

et mettant tout en œuvre pour y parvenir, passant toute sa vie à philosopher, enchanteur, magicien, sophiste. Sa nature n'est [203e] ni d'un immortel, ni d'un mortel : mais tour à tour dans la même journée il est florissant, plein de vie, tant que tout abonde chez lui ; puis il s'en va mourant, puis il revit encore, grâce à ce qu'il tient de son père. Tout ce qu'il acquiert lui échappe sans cesse : de sorte que l'Amour n'est jamais ni absolument opulent ni absolument misérable ; de même qu'entre la sagesse et l'ignorance [204a] il reste sur la limite, et voici pourquoi : aucun dieu ne philosophe et ne songe à devenir sage, attendu qu'il l'est déjà ; et en général quiconque est sage n'a pas besoin de philosopher. Autant en dirons-nous des ignorants : ils ne sauraient philosopher ni vouloir devenir sages : l'ignorance a précisément l'inconvénient de rendre contents d'eux-mêmes des gens qui ne sont cependant ni beaux, ni bons, ni sages ; car enfin nul ne désire les choses dont il ne se croit point dépourvu.

— Mais, Diotime, lui dis-je, quels sont donc les gens qui font de la philosophie, si ce ne sont ni les sages ni les ignorants ? [204b]

— Il est tout simple, même pour un enfant, répondit-elle, que ce sont ceux qui tiennent le milieu entre les uns et les autres, et l'Amour est de ce nombre. La sagesse est une des plus belles choses du monde, or l'Amour est amoureux de ce qui est beau, d'où il suit que l'Amour est amoureux de la sagesse, c'est-à-dire philosophe, et qu'à ce titre il tient le milieu entre sage et ignorant. Tout cela, par le fait de sa naissance : car il vient d'un père sage et qui est dans l'abondance, et d'une mère qui n'est ni l'un ni l'autre. Telle est, mon cher Socrate, la nature de ce démon. [204c] Quant à l'idée que tu t'en formais, elle ne me surprend point. Tu te figurais, si j'ai bien saisi le sens de tes paroles, que l'Amour est l'objet aimé, non le sujet aimant ; et c'est, je pense, pour cela que l'Amour t'a semblé si beau ; car tout objet aimable est par cela même beau, charmant, accompli, céleste ; mais ce qui aime doit être conçu autrement, et je l'ai peint sous ses vraies couleurs. »

*Banquet, 203a9-204c6*

### *1.2.3. Discours de Diotime : l'orientation éthique du désir*

« Celui qui a un véritable amour de la connaissance (*philomathès*) est naturellement disposé à lutter pour rejoindre ce qui est et que, loin de s'arrêter aux nombreux objets qui n'existent qu'en apparence, il le poursuit sans faiblir et ne se relâche point dans son désir (*erôtos*) avant d'avoir atteint la nature de chaque chose »

« Il ne faut pas désirer (*erastas*) le pouvoir »

« nous ferons comme les amants (*erasthènes*) qui, reconnaissant les funestes effets de leur passion (*erôta*) s'en détachent à contre-cœur sans doute, mais enfin s'en détachent. Nous aussi

nous avons pour cette poésie un désir (*erôta*) que l'éducation de nos cités a fait croître en nos cœurs [...] nous prendrons garde de retomber dans le désir (*erôta*) qui charma notre enfance et charme encore le commun des hommes. »

*République*, 490a8-b7 ; 521b4-5 ; 607e4-608a5

« Ainsi pour le “platonisme” représenté par Socrate ou Diotime, c'est donc le même *eros* qui concerne le pouvoir politique, les révolutions, la poésie, la philosophie et aussi la tyrannie emplie d'*epithumia*. Il s'ensuit qu'*eros* explique le meilleur et le pire »

*L'Empire du désir*, *op. cit.*, pp. 75-76

« Je sais qu'il existe une théorie d'après laquelle ceux qui sont en quête de la moitié d'eux-mêmes, ce sont là ceux qui désirent (*erôsin*). Mais ce que prétend ma théorie à moi, c'est que l'objet de l'amour n'est ni la moitié, ni l'entier [...] Ce n'est pas à ce qui est sien que chacun s'attache, à moins qu'on appelle le bon “propre” ou “nôtre”, le mauvais au contraire “étranger”. Car, hormis ce qui est bon, rien d'autre n'est objet de désir pour les hommes. »

*Banquet* 205d9-206a1

« “Oui, efforce-toi, continua-t-elle, d'appliquer ton esprit à mes paroles, le plus que tu en seras capable ! [...] Quand, en partant des réalités de ce monde, on s'est, grâce à une droite conception, de l'amour des jeunes gens, élevé vers la beauté [absolue] et qu'on commence à l'apercevoir, on peut dire qu'on touche presque au terme. Car c'est là justement le droit chemin pour accéder aux choses de l'amour, ou pour y être conduit par un autre, de partir des beautés du monde et, avec cette beauté-là comme but, de s'élever continuellement, en usant, dirais-je, d'échelons, passant d'un seul beau corps à deux, et de deux à tous, puis des beaux corps aux belles occupations, ensuite des occupations, ensuite des occupations aux belles sciences, jusqu'à ce que, partant des sciences, on arrive pour finir à cette science que j'ai dite, science qui n'a pas d'autre objet que, en elle-même, la beauté dont je parle, et jusqu'à ce qu'on connaisse à la fin ce qui est beau par soi seul.

Voilà, cher Socrate, dit l'Étrangère de Mantinée, quel est le point de la vie où, autant qu'en aucun autre imaginable, il vaut pour un homme la peine de vivre : quand il contemple la beauté en elle-même ! [...]”

C'est ainsi donc, Phèdre et vous autres, que me parlait Diotime et voilà ce dont, moi, elle m'a convaincu. Maintenant que j'ai été convaincu, j'essaie pareillement de convaincre les autres que, pour l'acquisition de ce bien, difficilement on trouverait à la nature humaine un

collaborateur qui vaille plus qu'Érôs ! Aussi mon opinion déclarée est-elle dès lors, que c'est pour tout homme un devoir de faire grand cas du désir ; aussi fais-je pour mon compte grand cas des choses érotiques et sont-elles pour moi un objet tout particulier d'exercice, que je recommande également à autrui »

*Banquet, 210e1-212b8*